

Vendredi

À quoi pouvais-je ressembler à ma première venue. Je scrute par le hublot ce souvenir à travers les nouveaux arrivants. L'un me fournit le tremblement de la lèvre, l'autre les chaussures un peu avachies, un troisième la fausse froideur du regard, une sorte de fixité typique de ceux qui veulent dissimuler un trop haut degré de convoitise. J'ai l'impression, à travers eux, de retrouver le visage de ma première fois. C'est bien sûr une illusion qui persiste et pour laquelle je reviens. Car les cabines n'arrêtent tout de même pas le temps.

Les garçons ont fini par m'appeler le massagiste, un don que je me suis découvert grâce à eux et qui me tient lieu de raison sociale. Il y a quelques années, j'ai trouvé prostré dans son fauteuil un jeune ouvrier bulgare souffrant d'une affreuse rage de dents. Le pauvre tentait de se lever de temps à autre pour aller tapiner mais la force lui manquait. Je l'ai observé un moment puis n'y tenant plus, j'ai sorti un billet de ma poche et lui ai recommandé d'aller dans

une pharmacie acheter de quoi atténuer la douleur. Il n'a eu ni la force de sourire, ni même celle de me remercier, il s'est levé comme il a pu et a poussé la porte au hublot pour disparaître dans la rue.

Quelques semaines plus tard, j'ai vu reparaître le garçon, en bonne forme, ne me reconnaissant pas du tout d'abord, ne me saluant pas du moins. Après quelques clients, tandis que je me reposais derrière l'écran, près des toilettes, il est venu me voir et m'a demandé – était-ce une façon de me remercier ou plutôt une preuve de confiance, ou bien encore plus sûrement l'intuition que j'étais là présent pour soulager son corps souffrant, son corps douloureux – de lui faire un massage et sans protocole ni la moindre gêne, il a enlevé son blouson, son pull, puis son T-shirt pour me laisser opérer. Certains de ses collègues sont venus voir ce que nous faisons, plusieurs ont plaisanté, un gars plus beau que les autres a osé demander de prendre la suite et c'est ainsi qu'a débuté ma nouvelle carrière.

Quel étrange don m'a été révélé par ce premier garçon au bout de mes doigts et qui est un

don plein d'ambiguïté pour moi-même car je ne sais pas ce qu'il y a de vol ou de miséricorde. Au fur et à mesure que mon activité s'est développée, et la légende qui l'accompagne et me dispense de dire qui je suis, j'ai découvert les garçons sous un angle différent et d'une manière pour ainsi dire plus épurée. Sans doute cela m'arrange-t-il de désamorcer la charge érotique de ces garçons. Entre mes bras de masseur, sous mes doigts attentifs, leur volonté de faire de l'argent s'estompe au profit d'une chose plus ancienne et plus enfantine.

Lundi

Aujourd'hui travaux. On installe à l'entrée un nouveau néon annonçant cinéma, d'autant plus dérisoire que la moitié des cabines ne montrent plus aucun film, les télévisions étant cassées. Pas par malveillance. Mais par manque d'entretien. Un lieu en ruine avec un néon clignotant. Un tapin égyptien remonte du sous-sol, je l'aperçois par le hublot du rez-de-chaussée. Le patron, un petit monsieur qui apparaît et disparaît comme un gnome de conte depuis le meurtre, l'arrête et lui demande d'aider les ouvriers. Au lieu de hausser les épaules d'un air farouche, il s'exécute docilement et les bras levés, la veste de survêtement retroussée, le ventre visible tout à coup comme un croissant de lune, et un demi-sourire contemplatif aux lèvres, regardant la poutrelle qu'il soutient des deux bras, il retrouve pour un instant la fraîcheur de ses origines. Il a l'air d'un Fra Angelico tenant une barre métallique. Je me dis que l'assassin aurait pu avoir son

visage, son torse frêle et pourtant puissant, son air buté d'enfant.

Encore là, me dit Mihail en remontant du bas. Je me contente de répondre : tu peux parler. Et je l'appelle Michel pour me moquer de lui. Michel est un beau nom, mais c'est ainsi que le nomment ses clients. Son nom de travailleur en somme. Il renifle, crache par terre, claque la porte d'une cabine. Pour le principe, je sais qu'il déteste l'idée que je n'aie jamais cédé à ses avances. En même temps, le respect vague, et peut-être un début de sympathie que je lui inspire, viennent de là. Une situation instable et paradoxale. Comme son humeur. Je m'attends d'un moment à l'autre à ce que l'envie de me frapper l'emporte sur celle de plaisanter.

J'ai l'impression d'être un prisonnier volontaire. Encore là, en effet. Enfermé dans quelques mètres carrés en attendant qu'on vienne me délivrer. Chaque fois que le prince se présente, j'ai l'illusion que je vais enfin pouvoir sortir de ce lieu. Je ne suis pas le seul. La plupart des habitués ont un fil secret qui les tient accrochés.

Le lieu est une chose étonnante. L'occupation d'un lieu. Un peu comme le trajet qui y conduit, auquel on ne prête pas une particulière attention et qui pourtant se charge peu à peu de sens et deviendra sans doute l'axe principal de notre nostalgie. On passe des années à épuiser un lieu, à rester en attente d'une rencontre, à l'attendre dans toutes les rencontres qui ne sont que des répétitions pour la représentation unique. Nous oublions que ce lieu, au bout du compte, chargé de sentiments, de déceptions, de désirs contraints et splendides, est la véritable histoire de notre solitude.

Jeudi

Quelques mois avant la mort de Salamandre, un nouveau est apparu dans ce lieu. Un grand gars au corps un peu paysan, aux yeux brillants, je l'ai senti quelques instants à côté de moi, percevant la vibration de son bras à quelques millimètres de moi, son émotion sous forme de tremblement. Lui ne pouvait pas encore me voir, car la salle était sombre et ses yeux pas encore accommodés. J'aime ce moment

où un inconnu arrive, un nouveau visage qui découvre le lieu et ne voit rien encore, proie pour le regard, s'attendant peut-être à ce qu'une main le touche, ou ne s'attendant à rien, happé par l'image miroitant sur l'écran.

Ce jour-là, un animal des profondeurs, redoutable client au visage de prédateur cerclé d'une couche de graisse ballante, traînait dans les parages. Rien ne l'arrêtait, grands, petits, agressifs ou naïfs, rien, tout, il lui fallait tout. Sans doute l'héritage d'une mère honnie ou d'un père sévère à dépenser, que tout disparaisse dans la bonde des cabines, je n'avais jamais vu un tel appétit. Je ne sais pas si ce genre de prédateur développe un sens supplémentaire, une sorte d'odorat très fin, mais j'ai toujours remarqué qu'il ne leur fallait que quelques secondes pour sentir la présence d'un nouveau venu. La main que j'aurais pu avancer vers ce garçon, c'est le client qui l'a posée sans hésitation sur celui qui se tenait encore contre la porte. La suite a été très vite. Une proposition sans vergogne. Le froissement de billets, un truc qu'on réserve aux débutants pour les appâter. Et l'enfermement dans la cabine la plus proche pour un baptême.